

L'équipe.

« Equipe, équipiers », mots nouveaux, bien spéciaux à notre génération. La génération, fût-ce de très peu antérieure, n'en peut pénétrer le sens profond, intime. Et, cependant, nul terme n'est plus courant aujourd'hui. Quotidiennement, même dans les journaux qui n'ont rien de spécialement sportif, des comptes-rendus abondants nous disent les victoires ou les défaites de « l'équipe » : équipe de foot-ball, équipe de cricket, équipe de base-ball ou d'aviron : ensemble fécond de jeunes énergies, de volontés généreuses tendues virilement vers une idée commune, l'idée de la victoire, et non pas la victoire pour soi, non pas la victoire individuelle et égoïste, mais la victoire collective, la victoire du groupe et de l'idée commune.

Une équipe, c'est un organisme moral qui naît, se développe, prospère, triomphe et meurt aussi. Comment elle évolue ainsi, de la naissance à la mort; comment elle constitue une épreuve et un bon creuset des caractères; comment elle représente un milieu essentiellement favorable à une vraie et saine formation d'homme et de citoyen, voilà ce que je voudrais vous dire en quelques mots.

Tout ce que le terme contient de sève, toute sa valeur effective sont déjà inclus dans la plus simple des définitions, celle que nous offre le premier dictionnaire venu : « équipe : ouvriers qui exécutent ensemble un travail spécial ».

Voilà simplement ce que dit le dictionnaire. Mais, du premier coup, nous y saisissons ce qui fait et constitue une *équipe*, le laboratoire où elle prend forme et nature : l'équipe naît dans l'*action*. Si la communauté du milieu, la similitude des influences passivement subies créent une conformité de nature entre les êtres vivants, et spécialement entre les hommes soumis au même climat, aux mêmes besoins; si elles les mènent, peu à peu et même en dépit qu'ils en aient, à une sympathie où l'habitude fait disparaître les oppositions primitives, combien plus puissante est l'*action*, l'activité commune, pour fondre la diversité des agents en une communauté, en une unité de sentiments. Nous nous lions par nos actes : nous nous lions nous-mêmes et nous nous relions aux autres. Il y a un compagnonnage du travail, de l'effort, et d'autant plus étroit que l'œuvre accomplie est plus haute, le labeur plus désintéressé et plus librement consenti, l'action par conséquent activité plus pure et plus largement créatrice.

Voilà le secret des sympathies indissolubles nées dans le danger et dans la fièvre des campagnes et des batailles. Rien n'exalte mieux notre sensibilité elle-même, comme toutes les forces contenues en notre nature, que l'action, l'effort. Agir c'est vaincre la passivité des résistances. Par le jeu d'une loi que certains trouvent cruelle, mais que j'admire et que j'aime, agir c'est ainsi lutter et souffrir, c'est éprouver la jouissance humaine la plus haute dans son âpreté : la noblesse de la souffrance endurée pour l'idée.

Ceux qui, pour la réalisation d'un même idéal, ou plus simplement, pour l'obtention d'un résultat commun — fût-il humble, restreint, mesquin en apparence — ont ensemble agi, lutté, souffert — ont vécu ensemble les minutes suprêmes où l'on se raidit contre la souffrance, le découragement, contre les appels de l'égoïsme et de la lâcheté, ceux-là ne peuvent oublier. Ils sont définitivement enchaînés par la fière et austère joie de l'effort commun, par la communion de la douleur généreusement affrontée et supportée pour tous.

Mais, l'effort commun, presque toujours c'est la victoire. Là réside le grand enseignement de l'*équipe*, le grand secret révélé par elle sur les terrains de sport, secret de force et d'espoir infinis : la victoire est à ceux qui savent communier dans l'effort et dans la souffrance.

Je dis communier. Je ne parle pas de cette superficielle et timide unité d'action qui impose aux mouvements d'un groupe une uniformité tout extérieure. Je veux parler de l'unité profonde d'action qui pénètre jusqu'à l'intimité des cœurs et se subordonne les volontés, dominant la poussée égoïste de nos instincts et la révolte de nos viscères, pour créer cette vertu suprême, fondement de toute morale, joie la plus haute, force qu'on ne peut abattre : *le dévouement*. Quand l'un de nous a compris que son action personnelle n'est rien, ne vaut rien, n'aboutit à rien que par l'ensemble et subordonnée à l'ensemble; que cette action est utile justement dans la mesure où elle converge vers l'idée commune pour la manifester et la réaliser, il est déjà un élément de groupe, un élément social utile. Mais quand, faisant davantage encore, il a su transformer ce désintéressement intellectuel en un renoncement sentimental et comme organique; lorsque, par le jeu d'un entraînement continu, méthodique, progressif, il a non seulement subordonné sa personne au groupe, son action à l'action commune, mais identifié sa personnalité même à l'entité idéale créée.... alors il est quelque chose de très grand, de très noble, moralement : il est *un vrai équipier*. Mais n'en doutez pas, demain il sera un bel exemplaire d'humanité, un vrai citoyen, utile élément social, cellule sociale parfaitement adaptée.

Ce n'est pas sans difficulté que se forme ainsi un ensemble où

l'idée du tout domine, où l'individualisme des éléments se perd dans le dévouement au groupe. Un ensemble qui se subordonne ses parties, c'est un organisme, et l'organisme n'existe et ne subsiste que par la prédominance d'une idée, disait Claude Bernard. Pour que l'équipe naisse, se maintienne, évolue, il ne lui faut pas seulement rencontrer à chaque instant de son évolution des résistances qui l'orientent, la forcent d'agir, la concentrent et la fortifient par la lutte même. Il faut encore que cette idée qu'elle représente et exprime trouve sa « place forte » dans l'un de ses éléments. Le type des sociétés de lutte, disait encore Spencer, est le type fortement unitaire, la société organisée militairement, sous l'autorité d'un seul.

Mais s'il n'y a pas d'armée sans discipline, il n'y a pas de vrai chef sans le don merveilleux de l'autorité personnelle, ce don qui mue la discipline formelle et extérieure en une unité intérieure et morale. Un chef n'est pas constitué par des galons, un titre reconnu et le droit officiel de commander. Le vrai chef, c'est l'entraîneur d'hommes qui, par le don mystérieux de sa volonté forte, fait passer chez autrui, avec le frisson de l'enthousiasme, la flamme des grandes actions et le dévouement à l'idée. A cet égard, l'équipe est la vraie école du commandement, comme elle est celle de l'obéissance et de l'abnégation.

Qu'on rie si l'on veut des enthousiasmes qui semblent puérils et du bruit qui semble disproportionné, autour d'une victoire limitée à quelques mètres carrés de gazon; qu'on se moque des grands mots prononcés à l'occasion d'une telle victoire : supériorité des races, renaissance d'un peuple. Ces grands mots, ces enthousiasmes, ces vastes espérances n'ont rien de vain à qui sait pénétrer au-delà des apparences. Les bons soldats sociaux se forment sur les terrains de sport; les bons chefs, les grands conducteurs d'hommes s'y révèlent et s'y confirment.

Là en effet, tout pouvoir est d'ordre purement moral, toute autorité réside dans l'influence personnelle, toute discipline émane d'un libre consentement.

Et cependant de cette collaboration spontanée des éléments, doit naître, sous peine d'insuccès, une unité parfaite d'action. Je dis parfaite, car cette unité doit être à la fois forte et souple, vraiment une et cependant multiple, faite d'abnégation et en même temps de vraie valeur individuelle, d'obéissance dévouée mais aussi d'initiative et de spontanéité. L'influence du chef qui incarne l'idée centrale et maîtresse, l'idée de l'équipe, c'est une action personnelle, puissamment intime et pour ainsi dire sans sanctions. Les soldats bénévoles groupés autour du capitaine, un rien les maintient comme un rien les disperse. Une maladresse suffit à éteindre en eux la foi, source de sacrifice et

de victoire. Mais la flamme d'enthousiasme, comme ils savent bien la reconnaître dans celui d'entre eux où elle couve le plus sûrement pour briller au moment voulu du plus vif éclat! avec quelle surprenante sûreté d'instinct, les autres découvrent, élisent le chef, garant de l'effort commun et par conséquent du succès!

Mais aussi une fois l'idée commune dans sa « place forte », réalisée par le chef, avec quel dévouement chacun ne se consacre-t-il pas à l'équipe. Voyez les merveilles de travail opiniâtre, d'entraînement méthodique, quotidiennement suivi; les miracles de renoncement et d'abstinence auxquels se haussent pour vaincre les équipiers d'un huit d'Oxford ou de Cambridge. Il ne s'agit que d'un jeu, pense-t-on, quelques kilomètres, sur une étendue d'eau, à parcourir plus vite que les camarades. Mais il s'agit aussi de l'honneur et du renom de la collectivité à laquelle on appartient, il s'agit des « couleurs » et de la fierté qu'on ressent à les porter. Or, nous sommes tous prêts à mourir simplement pour des couleurs! Du ruban aux couleurs de sa dame qu'arborait fièrement le chevalier, du fanion aux couleurs du club pour qui luttent nos jeunes hommes, jusqu'aux grandes couleurs de la patrie, il n'y a que la distance d'un sentiment personnel ou restreint au large sentiment national. Mais la noblesse est toujours la même de celui qui sait lutter, qui sait mourir pour un sentiment, pour une idée, pour un symbole.

Lutter et mourir! que voilà de bien graves expressions! Mais, chaque année, dans ces équipes qui, sur la Tamise, défendent la gloire de leur université, il y a des jeunes hommes qui luttent jusqu'à la défaillance. Et sur les terrains de foot-baall, dans la rude mêlée du Rugby, c'est chacun de nous qui court joyeusement des risques sérieux pour *l'équipe*, pour la gloire de *l'équipe*; c'est chacun de nous qui s'est raidi, comme l'enfant de Sparte, pour ne pas laisser soupçonner la meurtrissure ou la blessure; c'est chacun de nous qui a fait aux couleurs le sacrifice de sa souffrance.

N'en doutons pas, celui qui durant ses jeunes années, comme l'adolescent dont parle Horace, mais plus purement encore que lui, c'est-à-dire sans calcul personnel, seulement pour *l'équipe* et pour l'idée, celui qui a su endurer le chaud et le froid, s'abstenir des plaisirs auxquels les autres se laissent entraîner, se soumettre durant des mois à la discipline régulière, impérieuse d'un entraînement soutenu et sévère, se garder, comme d'une faute grave, de tout ce qui pourrait diminuer les énergies, et, par conséquent, affaiblir en lui *l'équipe*; celui qui, au jour de l'action décisive et longuement préparée, est résolu à se donner tout entier jusqu'à l'épuisement et jusqu'au danger, celui-là deviendra un rude combattant de la vie, mais un bon combattant, vaillant soldat pour les couleurs, utile et profitable élément

social. Il a fait l'apprentissage de ses devoirs. Il est un maître, un maître homme et un maître citoyen.

Je ne m'appesantirai pas sur la décadence et la mort de l'équipe. Hélas! comme toute chose humaine, elle est éminemment périssable. Elle est même particulièrement fragile, puisque rien d'artificiel ne peut masquer en elle les progrès de la dissolution et du dépérissement. Souvent une organisation ruinée au cœur, tient encore longtemps, grâce aux règlements, aux lois, aux sanctions qui subsistent et lui font comme un revêtement superficiel, solide encore aux yeux. Mais où l'unité morale seule existe et vaut, où l'organisation toute entière est purement intérieure, librement consentie par les parties, tout s'écroule en même temps dès que le lien moral intérieur disparaît. Aussi, fût-ce à l'intérieur d'un même cercle, d'une même association, il y a des équipes successives plutôt qu'une seule *équipe* qui vive indéfiniment. Nous l'avons dit, l'idée de l'équipe s'incarne dans le chef et le chef, sauf exception heureuse, ne peut demeurer toujours présent et agissant.

Mais qu'importe que l'équipe périsse pourvu qu'elle renaisse. Elle représente une époque transitoire de la vie, un apprentissage de la vie et elle a accompli sa destinée si elle a réussi à donner à ceux qui l'ont formée, la maîtrise de la vie et le secret des existences belles, fécondes, heureuses.

Or, que venons-nous de dire d'une équipe qui ne puisse être transposée en s'élargissant et s'appliquer avec exactitude à la vie sociale toute entière? Le secret de l'existence, du développement et de la mort est au fond le même pour ce petit groupe, l'*équipe*, et pour cet autre groupe immense, la société.

Les peuples vivent et prospèrent quand les individus ont appris par la lutte sacrée pour l'existence, à ne pas s'effrayer de la souffrance, à ne pas se laisser abattre par le labeur, à se sacrifier, eux, leurs commodités, leurs plaisirs égoïstes, leurs désirs mesquins, à la grande et dominante idée de l'ensemble, à la Patrie.

Mais dès que la vie plus facile, la sécurité du lendemain, en face d'ennemis extérieurs moins pressants, ont desserré les liens étroits de solidarité noués par le risque commun, alors l'organisme tout entier est en danger. Les parties, les éléments, les individus perdent à la fois le sens de l'effort et l'idée du groupe. On ne comprend plus la grande et mâle joie du danger affronté, de la douleur vaincue. Encore moins est-on sensible au charme du risque couru et couru sans stricte nécessité, par belle bravoure et par « sport ». Le secret du dévouement disparaît en même temps. La lâcheté de l'égoïsme, la molle inactivité de l'individualisme à courte vue, s'installent dans la Cité avec la crainte et la couardise. C'en est fait; le lien social est

rompu, et les jeunes organisations pleines de sève et de vertus viriles emportent, avec l'agrément de Dieu, les vieilles civilisations croulantes : Rome fait place aux barbares.

Ou bien alors, pour lutter contre cette décadence nécessaire des civilisations égoïstes, assoupies dans la vie facile, il faut que nos jeunes hommes aillent puiser à une source artificielle, pour ainsi dire, des vertus que l'état social raréfie. Il faut que la société vieillie se mette à nouveau à l'école de l'action, de l'action généreuse, désintéressée, héroïque, à l'école de l'altruisme, du danger et du sacrifice. Et cette école, ne nous y trompons pas, ce n'est plus le jardin d'Académus où s'ébattaient les intelligences, mais c'est tout de même l'air pur et libre où s'ébattent les jeunes hommes passionnés de sports; ce sont les terrains où l'équipe fond dans sa belle unité, par l'effet des dangers et des triomphes communs, la lâcheté incurable des égoïsmes et la pusillanimité des indolences.

Permettez-moi de rappeler en terminant la mort héroïque de Oates, le bon compagnon de Scott. Vous savez comment il est mort, simplement, sans une plainte, sans même un adieu, qui eut encore paru un regret. Il s'en est allé, tout seul, silencieusement, s'enfonçant dans la nuit pour ne pas compromettre le salut des autres. Exemple merveilleux des vertus qui font l'homme. On a dit de lui qu'il avait su mourir comme sait mourir « un gentleman ». Je suis sûr, moi, que cet héroïsme tranquille, ce dévouement muet au groupe, il les avait puisés sur les champs gazonnés de la vieille et sportive Angleterre, ou bien les mains crispées à la poignée de l'aviron sur la Cam ou sur la Tamise; et sa vraie valeur d'homme, que toute sa vie avait montrée, mais que sa mort a fait comme resplendir, je le proclame, c'était celle d'un « bon équipier ».



Les pourvoyeurs du royaume d'Utopie.

Le royaume d'Utopie n'est pas au pôle Sud — comme ce royaume d'Adélie dont le soi-disant prince Héritier réussit à faire bon nombre de dupes dans le Paris du siècle dernier. Non! il est au milieu de nous. Il est partout : terre enchantée qui attire invinciblement les générations successives et dont les pourvoyeurs sont de bien nobles personnages. On les nomme la Justice, l'Unité, la Beauté : la Justice